

Fa

ire rire sur le thème de la crise, c'est un peu comme faire du ski sur des gravats : casse-cou ! Et pourtant, Dominique Bréda, plume belge à la glisse virtuose, s'en sort avec un chamois d'or. Son "Aura Popularis" aligne toutes les crises de notre époque : crise des subprimes, du chômage, de la dette, des banques, du logement, etc., évitant toute indigestion en tartinant chaque tranche d'un humour léger, sans acide gras saturé. Mais si ce mille-feuilles de sketches drôlement cyniques se digère aussi bien, c'est grâce aussi et surtout à la virevoltante énergie de treize jeunes comédiens emmené par un Emmanuel Dekoninck inspiré.

"Aura Popularis" parle aussi bien avec les mots qu'avec les corps, à un rythme joyeux malgré la teneur du propos. Un amas de corps qui se convulsent, s'écrasent les uns les autres pour tenter de sortir la tête de l'eau et c'est la rampante déshumanisation d'un système capitaliste individualiste, du chacun pour sa pomme, qui se dessine sous nos yeux, sans une parole. Un défilé des nationalités qui se proclament fières d'être européennes tandis qu'un pauvre Grec s'étouffe dans l'indifférence générale, et l'on ne peut s'empêcher de penser à l'insupportable calvaire de la Grèce, qui ne fait siller personne dans une Europe obnubilée par l'austérité. Chaque saynète renvoie avec un humour décalé à cette crise dont nous bassine les média dans un concert de banalités : un couple de cambrioleurs cède à la crise de nerfs en compagnie de policiers déprimés, le tout chez un couple qui finit par leur servir à tous une tasse de thé, pour s'épancher sur cette foutue époque médiocre.

On aimerait bien connaître le secret de Dominique Bréda qui réussit à transformer en crise d'hilarité les délocalisations, les dérives de l'ultralibéralisme, les conditions inhumaines de travail au Cambodge, une presse molle et défaillante en guise de contre-pouvoir. On y croise une jeune femme tellement individualiste qu'elle ne veut plus partager son lit avec son mari. On y croise même Dieu, pas tout à fait à la hauteur de la tâche. On vous en laisse la surprise. Et puis, cette chanteuse rock enflammée qui transforme un cours d'économie de marché pour les nuls en slam habité sur les riffs d'une guitare électrique. C'est enlevé, ironique, sardonique. On vit une époque formidable !

CATHERINE MAKEREEL
Le Soir mars 2013